

Ciné-Bulles

L'amour fou : Commentaire critique / *Mommy* de Xavier Dolan, Québec, 2014, 134 min

Zoé Protat

Rayonnement international du cinéma québécois
Volume 32, numéro 3, été 2014

URI : id.erudit.org/iderudit/72186ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2014). L'amour fou : Commentaire critique / *Mommy* de Xavier Dolan, Québec, 2014, 134 min. *Ciné-Bulles*, 32(3), 10–11.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



L'amour fou

ZOÉ PROTAT

Xavier Dolan a le don de déchaîner les passions. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il nous a fait vivre un Festival de Cannes tout en suspense. Une première Palme d'or pour le Québec par un cinéaste de 25 ans, nous y avons cru pour vrai! Finalement Prix du jury aux côtés de Jean-Luc Godard (tout un symbole), **Mommy**, si l'on se fie aux diatribes de la presse internationale, a pourtant bien obtenu la palme du cœur.

Après **J'ai tué ma mère**, le film du fils en colère, voici celui qui voudrait venger toutes les mères — du moins selon les dires de son réalisateur. Veuve depuis trois ans, Diane « Die » (à l'anglaise s'il vous plaît) Després récupère son fils

après que celui-ci ait mis le feu au centre de réadaptation pour jeunes délinquants où il séjourne. Steve a 15 ans, est blond comme les blés, aime sa mère comme un fou, mais tente parfois de l'étrangler. En face du pavillon de banlieue du couple habite Kyla, enseignante en sabbatique au mutisme insolite. Contre toute attente, ces trois-là seront irrésistiblement attirés les uns vers les autres et s'efforceront à leur manière (dysfonctionnelle peut-être, passionnée sûrement) de recréer un équilibre de vie, un champ de possibles qui n'appartiendra qu'à eux.

En introduction, un texte explicatif déclare qu'une nouvelle loi, votée par le gouvernement fédéral, permet désormais

aux parents à bout de ressources de confier leur enfant à l'hôpital, sans aucune autre forme de procès. **Mommy**, film d'anticipation? Cette entourloupe peut sembler superflue, mais dans notre contexte canadien d'autorité conservatrice, qui soigne ses jeunes criminels à la sauce répression, elle n'a rien de bien farfelu. **Mommy** est d'une grande violence: des coups, des mots, des sentiments. Encore une fois chez Dolan, on gueule beaucoup. Les critiques habituelles se feront de nouveau entendre: empiètement de la forme sur le fond, abus d'effets de style, longueurs (dans le récit) et ralentis (dans l'image)... Mais doit-on obligatoirement ne louer que la sobriété, la retenue et le silence?



Photos : Shayne Laverdière


Plus intimiste, moins exalté que **Laurence Anyways**, **Mommy** affiche une semblable grandeur opératique, par exemple lors de ces scènes lyriques où Steve conduit son *longboard*, puis danse dans un parking désert après avoir crié : « Liberté ! » C'est beau, c'est vibrant, c'est ardent. Malgré l'âpreté de son sujet, **Mommy** revendique une naïveté enflammée : une véritable bouffée d'air frais après l'univers claustrophobe et malsain de **Tom à la ferme**. Formellement aussi, le film se distingue. Le format inhabituel de l'image, ce fameux 1:1 au carré parfait, coupe l'horizon et crée une proximité étouffante avec les personnages. Les plans sont baignés d'une lumière solaire mordorée, gracieuseté de l'automne québécois. Et puis on entend beaucoup de musique, des chansons entières qui lient plusieurs séquences à la manière d'un vidéoclip. Pour **Laurence Anyways**, dont l'action se situait dans les années 1990, Dolan avait choisi des morceaux emblématiques de la décennie précédente. Même curieux décalage ici : pour un film de 2014, les titres entendus (Dido, Sarah McLachlan, Céline Dion, Andrea Bocelli) fleurent bon les *hit-parades* des années 1990, période dont est également issue la quasi-totalité de la flamboyante garde-robe de Diane. C'est ainsi sur *Wonderwall* d'Oasis (« Cause maybe you're gonna be the one that saves me ») que se déroulera la séquence de bonheur du film.

Cinq ans après **J'ai tué ma mère**, la figure maternelle dolanienne se retrouve

incarnée de nouveau par Anne Dorval. Et si son numéro de grande gueule retentissante est célèbre chez nous, il a dû proprement stupéfier les foules cannoises ! Sa « Die » se bat dans et contre la vie. Maquillée, manucurée et haut perchée, cette femme a connu l'aisance avec un mari « inventeur de micro-ondes », puis la chute avec les dettes dudit mari. Il ne lui reste plus que son Steve, son trésor et sa croix. Elle n'a pas de grands discours sur l'amour maternel, seulement quelques phrases simples (« Ça arrive pas dans la vie d'une mère qu'a l'aime moins son fils, comprends-tu ça ? »). Elle a aussi des rêves et revendique son droit à l'espoir. Toujours dans l'affect, ses motivations sont brouillonnes et déconcertantes : elle placera tout de même son fils deux fois « pour son bien ». Et puis, elle est très drôle, façon *white trash*. Un rôle-cadeau pour Dorval, qui séduit et exaspère à la fois, tout en héritant de lignes de dialogue absolument impayables.

Face à elle se trouvent les deux autres pointes du triangle affectif. Steve, TDAH et assurément victime de quantités d'autres troubles, est une véritable cocotte-minute qui passe sans crier gare d'une violence d'adulte à des apitoiements d'enfant. Antoine Olivier Pilon lui prête sa moue, ses marcel et sa blondeur gominée, qui évoquent les icônes *fifties* de James Dean ou de Marlon Brando. *Rebel without a cause*, ce monstre juvénile est surtout diablement séduisant ! Il réserve toutefois ses charmes à sa mère, qui sera « toujours

sa préférée ». Kyla, la voisine, pénétrera un temps cette fusion filiale. À ce rôle énigmatique, Suzanne Clément confère une force tranquille. Elle oblige les deux autres à stopper le flot ininterrompu de bruits qui constitue leur existence. Au milieu d'un océan de cris et de larmes, Kyla est une pause bienvenue et rassurante.

Grâce à l'intensité de ces trois-là et à sa propre audace, Xavier Dolan livre un film furieux de colère autant que d'espérance. On en sort chahuté, chamboulé, voire lessivé par tant d'émotions primales et leurs contraires. C'est un film avec du cœur : un cœur palpitant, étonnant, énorme. Échevelé mais hautement maîtrisé, bouleversant dans la forme et le fond, le souffle de **Mommy** prend aux tripes. (Sortie prévue : 19 septembre 2014) 



Québec / 2014 / 134 min

RÉAL., SCÉN. ET MONT. Xavier Dolan **IMAGE** André Turpin **SON** Benoît Dame, Guy Francoeur et Jo Caron **MUS.** Noia **PROD.** Xavier Dolan et Nancy Grant **INT.** Anne Dorval, Suzanne Clément, Antoine Olivier Pilon, Patrick Huard **DIST.** Les Films Séville